Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 9 (1976)

Heft: 3

Artikel: Autour de Jean-Christophe : Romain Rolland et la vie littéraire et artistique en Suisse alémanique

Autor: Reinhardt, Marc

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-870924

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

AUTOUR DE *JEAN-CHRISTOPHE* : ROMAIN ROLLAND ET LA VIE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE EN SUISSE ALÉMANIQUE

Voyageur impénitent et hôte fréquent de notre pays bien avant son installation à Villeneuve, Romain Rolland ne borna pas son insatiable curiosité à sa partie francophone, que la langue lui rendait pourtant d'un accès plus aisé. Séjournant plus souvent en terre alémanique que sous les cieux romands, il porta un intérêt jamais démenti aux écrivains d'expression allemande, voire dialectale.

Avant tout, un enthousiasme débordant pour Gottfried Keller

Subjugué par « le rude bourgeois de Zurich » [1], comme il l'appelle, Rolland n'hésite pas à voir en lui « le plus grand écrivain allemand de la deuxième moitié du XIXe siècle, le plus grand romancier de ces cinquante dernières années » [2]. Il ne prise pas moins le poète lyrique, qui lui révèle sa qualité d'homme : « Je connais et j'aime infiniment l'*Abendlied* de Keller », confie-t-il à une amie allemande, Elsa Wolff [3]. Et *An das Herz,* dont il cite deux vers à sa correspondante, lui fait sentir « un homme là-dedans, — un homme au grand cœur », ce qui le change de « ces décadents fades et parfaits, de ces décadents académiques et anémiques, compassés et rangés ». Tant pis — ou tant mieux — si la forme du Zurichois est moins léchée, « qu'il y ait [...], au milieu, quelques strophes en trop » [4]. Sur une question d'Elsa, il s'était déjà écrié :

> Je crois bien que je le connais ! Les quelques amis allemands, dont l'amitié et le jugement m'ont été chers, étaient toujours des admirateurs de Keller. [5]

L'humanité de l'illustre écrivain l'incite à l'assimiler après coup à l'oncle Gottfried de *Jean-Christophe* — nomen est omen ! — au mage porteur du message divin [6] ; il sent dans le Zurichois athée

une force de la Nature, et la Nature, pour lui, c'est Dieu. S'il le cite dans son roman, c'est pour « sa loyauté batailleuse et son âpre saveur du terroir » [7], pour sa fierté d'appartenir au mouvement radical et démocratique triomphant en Suisse dès 1847-48, au moment où la réaction l'emportait partout ailleurs, pour sa perspicacité politique mâtinée d'humour, aussi :

> Wer über den Partein sich wähnt mit stolzen Mienen,
> Der steht zumeist vielmehr beträchtlich unter ihnen. [8]

L'approche du romancier suisse a été ardue et lente, singulièrement compliquée par l'obstacle de la langue. En 1902, Rolland écrit à sa correspondante italienne, Sofia Bertolini : « Je n'ai lu qu'une analyse des romans de Gottfried Keller. Je serai heureux de lire son *Romeo.* » [9] Une dizaine de jours plus tard, il mande que c'est chose faite, assortissant son message de remarques subtiles sur la nouvelle et de quelques considérations sur le suicide concerté [10]. Mais il ne cache pas qu'il n'a « malheureusement pas pu comprendre parfaitement tous les passages du livre », et qu'il ne saurait « juger du détail et du style » [11].

Beaucoup d'estime pour Gotthelf et les régionalistes

Dans de telles circonstances, comment a-t-il pu venir à bout des helvétismes de Jérémie Gotthelf — s'il n'a pas lu ses œuvres en traduction ? C'est ce qu'il a probablement fait, étant donné que les romans principaux du pasteur de Lützelflüh étaient accessibles en français. Il est vrai que les transpositions-adaptations offertes alors au public romand, maladroites et lacunaires [12], étaient d'un niveau tellement médiocre que le mérite de Rolland est d'autant plus grand d'avoir décelé la formidable puissance épique et l'acuité d'investigation psychologique d'Albert Bitzius.

> Connaissez-vous ses innombrables nouvelles ? écrit-il à sa correspondante. Il y a en lui de la niaiserie de pasteur (il l'était) et du prêchi-prêcha ; mais quelle vie, quelle intelligence psychologique ! Jamais je n'ai vu de peintures aussi vraies et aussi profondes des paysans. Et il a à la fois beaucoup d'humour et de cœur. [13]

Saurait-on apprécier plus justement la force et les failles du conteur bernois ? Aussi, un hommage éclatant lui est-il rendu en plein roman; le calvaire de Jacqueline et Olivier est mis en parallèle avec ce que vécurent des personnages de Gotthelf :

> Jeremias Gotthelf décrit, avec une bonhomie impitoyable, la situation sinistre d'un mari et d'une femme qui ne s'aiment plus et se surveillent mutuellement, chacun épiant la santé de l'autre, guettant les apparences de la maladie, ne songeant nullement à hâter la mort de l'autre, ni même à la souhaiter, mais se laissant aller à l'espérance d'un accident imprévu, et se flattant d'être le plus robuste des deux. [14]

Cet hommage à l'art de Bitzius va jusqu'à l'emprunt très probable de prénoms alémaniques pour l'épisode bâlois de *Jean-Christophe* : *Sami* et *Bäbi* peuvent très bien avoir été tirés du *Miroir paysan* [15]. Constatons à ce propos que le musicien Rolland a la délicatesse de ne pas dénaturer les sonorités originelles, à l'inverse des traducteurs suisses, qui écrivent *Babi, Kathi,* etc.

Sa connaissance de l'allemand a dû faire des progrès notables, puisqu'il s'attaque non seulement aux auteurs traduits, comme Ernst Zahn, mais encore à des écrivains régionalistes tels que Meinrad Lienert ou Alfred Huggenberger, qui n'ont eu les honneurs de la traduction que plus tard. Dès 1911, Rolland se plaît à souligner la notoriété internationale de Zahn: « Mais vous devez connaître ce dernier, écrit-il à Sofia; on le lit beaucoup en France et en Allemagne. » [16] Il qualifie Lienert de « romancier des paysans de Schwytz » [17], et Huggenberger de « romancier-paysan de Thurgovie » [18].

Un grand absent : Conrad Ferdinand Meyer

On ne manquera pas de remarquer l'ignorance du troisième « grand » de la littérature helvétique du XIXe siècle, qui tranche sur l'admiration sans bornes vouée au chaleureux et savoureux réalisme de Keller, retrouvé en plus « populaire » chez Gotthelf et certains contemporains. Il est tout de même surprenant que l'aristocratisme d'instinct et l'intérêt porté à la Renaissance, que Rolland et Meyer avaient en partage, n'aient pas rapproché les deux esprits, au point qu'on ne peut trouver, sous la plume de l'auteur de *Jean-Christophe,* la plus vague des allusions au délicat ciseleur de nouvelles et de poèmes. Peut-être Rolland se méfiait-il de son propre tempérament, pessimiste et réservé, et redoutait-il de le retrouver chez autrui ;

en outre, il avait abandonné à un moment donné le monde renaissant qui l'avait si fortement préoccupé dans sa jeunesse. A supposer qu'il ait jamais abordé l'écrivain zurichois, il a dû être rebuté par son manque de générosité et par la froideur marmoréenne de son style, qu'il a à coup sûr trouvé trop travaillé et qu'il a interprété — à tort ou à raison — comme dénotant une certaine sécheresse de cœur. Meyer — rigide, hautain et morbide — ne pouvait se trouver, dans le tableau des valeurs rollandiennes, qu'en opposition irrémédiable avec tout ce qu'il vénérait chez un Keller « sobre, viril et sain » [19]. Il lui préfère

> [...] les traditions vivantes des fêtes populaires, et la sève de printemps qui travaille l'arbre rude et antique : tout cet art encore jeune, qui tantôt râpe la langue, comme les fruits pierreux des poiriers sauvages, tantôt a la fadeur sucrée des myrtils noirs et bleus, mais du moins sent la terre, est l'œuvre d'autodidactes qu'une culture archaïque ne sépare point de leur peuple et qui lisent, avec lui, dans le même livre de la vie. [20]

Mais cette préférence n'est pas exclusive; loin de donner uniquement dans un populisme un peu court, fût-il du meilleur aloi, Rolland apprécie hautement les auteurs qui (encore que parfois d'origine étrangère) allient l'esprit suisse à une facture verbale plus élaborée, plus raffinée, et s'inscrivent par là même dans le grand mouvement des lettres allemandes contemporaines.

De découverte en découverte : Hesse, Widmann, Spitteler, Holzapfel

Hermann Hesse, Suisse de cœur en attendant de l'être en droit, l'intéresse dès 1910 en tout cas, puisqu'il signale à Elsa son *Peter Camenzind* le 23 août de cette année : on y trouverait « le pendant de *grüne Heinrich* » ; l'œuvre est « remarquable par sa verdeur et la rudesse de bloc d'Oberland bernois mal équarri » [21]. Joseph Victor Widmann, également d'origine allemande et Suisse d'adoption, est pour le Romain Rolland de 1907 « le meilleur écrivain suisse de langue allemande, à l'heure qu'il est, — autant que je puis savoir. Son nom est populaire même dans la Suisse française » [22]. Comme le public de l'époque, Rolland s'est leurré sur la qualité de cet auteur : affaire de goût du moment, non déterminant pour une classification définitive. La preuve : Spitteler est encore boudé de nos jours. Et Rolland et le comité Nobel se seraient-ils trompés ?

Le mérite essentiel de Widmann aura précisément été d'avoir fait connaître Spitteler, qui pour Rolland est « le plus grand poète épique depuis Milton et Goethe » [23]. Il admire en lui celui qu'en ce temps-là il était si peu : « l'homme heureux de sa force intérieure et de sa santé morale » [24], que rien n'altère : ni l'absence de succès jusqu'à un âge fort avancé, ni le boycott qui sera prononcé contre lui en Allemagne, après son retentissant discours de Zurich, où il flétrit l'invasion de la Belgique [25]. Ces traits font de Spitteler une âme sœur. Aussi Rolland lui a-t-il érigé un monument dans *Jean-Christophe* ; lorsqu'il mit au point l'édition définitive, il glissa son nom dans le passage consacré aux grands Suisses (qui s'ouvre sur ceux de Calvin et Zwingli !), ce qui lui donne la physionomie suivante :

> [...] le rêve fulgurant et sauvage de Böcklin, le rauque héroïsme de Hodler, la sereine bonhomie et la verte franchise de Gottfried Keller, l'épopée Titanique, la lumière Olympienne du grand aède Spitteler... [26]

Cette insertion après coup du nom du barde helvétique s'explique par la connaissance tardive que Rolland fit de son œuvre et de sa personne. En effet, il n'a d'abord pas mordu à l'appât d'*Imago* et de *Conrad der Leutnant* que lui avait présenté un ami. Ce n'est que lorsqu'il tomba sur le *Printemps olympien* et *Prométhée et Epiméthée* qu'il fut pris — pour toujours :

> Depuis quarante ans que je connais la Suisse, je rêvais d'un grand poète suisse qui se fît l'interprète, non seulement de sa race, comme le fut glorieusement Gottfried Keller, mais des forces de sa terre, et des nuages et des neiges et des rocs et des eaux ! Le voici ! Quel autre qu'un génie suisse eût pu écrire l'ascension formidable des dieux nouveaux, de l'Hadès à l'Olympe... [27]

On aurait mauvaise grâce de passer sous silence la rencontre que Rolland fit de Rudolf Maria Holzapfel, un des penseurs qui l'a le plus impressionné — puisqu'il l'associe à son poète préféré. Pas Suisse d'origine non plus, mais s'épanouissant chez nous après maintes vicissitudes, l'apôtre du Panideal ne pouvait pas ne pas attirer l'attention de Romain Rolland, qui devait bientôt vouer un véritable culte à « notre grand ami Rudolf Holzapfel », comme il l'écrit au professeur Hans Zbinden [28]. Dans la Préface à la biographie du prophète par Wladimir Astrow, il le place à côté de l'« aède » helvétique : « Spitteler, Holzapfel : les deux grandes découvertes, les lumières du génie,

qui ont, pour moi, illuminé les sombres années de guerre. »[29] On a peine aujourd'hui à imaginer l'enthousiasme soulevé en Rolland par celui qu'il considérait à la fois comme un nouveau Tolstoï et un Gandhi européen. Dès qu'il le vit, il fut subjugué, encore que, du fait de la langue, leurs entretiens aient été pour lui de véritables corvées : « Il parlait en allemand, et j'avais peine à suivre le flot de sa parole, ardente, précipitée. »[30] Comme il l'avait fait pour Spitteler — et Ceresole ! — Rolland appuya sa candidature au prix Nobel, lancée par quelques amis. Ce n'est pas faute de s'y être employé qu'il ne vit pas l'initiative aboutir...[31]

Les Festspiele

Pour redescendre de ces hauteurs vertigineuses, accessibles aux seuls esprits d'élite, souvenons-nous combien Rolland goûtait la saveur du grand spectacle populaire, genre presque exclusivement suisse. Lors d'un séjour au Weissenstein, avant même le tournant du siècle, il eut l'occasion de voir une représentation de la *Passion* de Selzach[32]. Le spectacle devait être assez médiocre ; Rolland trouva la musique franchement mauvaise — ce qui ne l'empêcha pas de livrer ses impressions à la *Revue d'art dramatique*. S'il n'assista pas au cinquantenaire de Neuchâtel suisse — bien qu'il en parle[33] — il put apprécier (diversement) les festivités organisées pour le centenaire de l'entrée dans la Confédération de l'Argovie et du Pays de Vaud, en 1903. Il qualifie le spectacle lausannois d'« extraordinaire, et absurde » :

> [...] Que d'efforts, que d'argent, que de volonté dépensés pour une œuvre médiocre. [...] le compositeur, Jaques-Dalcroze, est un des deux ou trois musiciens suisses les meilleurs ; mais ce n'est pas beaucoup dire. Et rien n'était plus faux que ce grand Opéra en plein air, joué par un vrai peuple.[34]

Le jeu d'Aarau n'était « pas en musique », s'empresse-t-il de spécifier à Sofia, pour ensuite le critiquer moins âprement que le précédent :

> C'était plus modeste qu'à Lausanne, mais très intéressant. [...] La pièce était une suite de tableaux historiques, traités avec talent, sobriété et d'une façon assez réaliste. [...] Le plus frappant, c'est que tous les épisodes étaient des récits d'infortunes de la Suisse, asservie, écrasée par les Autrichiens, par les Français, etc. Il y avait là une âpre sincérité, qui reposait des fades adulations habituelles à ces spectacles de fête.[35]

Le champion du théâtre populaire qu'était Rolland — ne l'oublions pas ! — demeurait émerveillé par le décor naturel et la mise en scène, et aussi bien par le nombre des acteurs que par la masse des spectateurs : deux mille cinq cents personnes sur le plateau à Lausanne, quelque vingt mille dans l'arène, contre une dizaine de milliers en Argovie. Il loue la Fête des Vignerons de 1905, à Vevey (musique de Gustave Doret), où il a « vu les deux frères Morax (l'un est peintre, l'autre poète) à l'œuvre dans de grands spectacles en plein air » [36]. En 1911, ce fut l'*Orphée* de Gluck, à Mézières, dont il rendit compte dans la *Semaine littéraire* de Genève du 5 août, avec force éloges. En revanche, il est sévère pour le *Tell* de Mézières, donné en 1914 — en français, évidemment. Il rapporte à sa mère :

> Je n'avais rien de bon à en dire. Le Tell était un jeune cabot de l'Odéon, /faisant ?/ ronfler tous ses mots et ses gestes : une figure poupine et rasée. Drôle de Tell ! [37]

La représentation du drame de Schiller, mis sur pied à Altdorf une quinzaine d'années auparavant, ne l'avait guère plus enchanté [38]. Pour le grand public, il adoucit cependant son jugement en le teintant d'un brin d'humour ironique (compte rendu paru dans le *Journal des Débats* du 28 septembre 1899) :

> Le rôle de Tell était tenu par un colonel de taille gigantesque, remplissant dans son pays les multiples fonctions de président de Cour et de commandant des fortifications du Gothard. Le secrétaire des hypothèques s'était chargé du rôle de Walter Fürst. [...] Gessler était à la fois président et commandant de la place d'Altdorf. Le greffier du tribunal jouait Baumgarten, et l'institutrice, la femme de Stauffacher. [...] Le public prenait une part énergique à l'action. Il faisait écho aux tirades de liberté ; il mêlait ses rires et ses huées à ceux des bandes d'enfants qui piaillaient sur la scène autour du chapeau de Gessler. Et quel tonnerre d'applaudissements à la chute du tyran frappé de la flèche mortelle !
>
> [...] l'atmosphère du spectacle est, malgré tout, poétique, malgré les décors en carton, malgré les costumes multicolores, malgré le cheval de Gessler qui emporte, dans une ruade, la façade d'une maison. [...] Et quant aux personnages [...] : Que de loyales et puissantes poignées de main, de candides regards, de gestes sincères et surannés, de pompeuse bonhomie ! Tout ce qu'il y a de meilleur et de fort dans la race se reconnaît dans cette pièce, si curieusement suisse, non seulement par le sujet, non seulement par les glorifications continuelles du pays, mais par le ton, le flegme robuste, la sentimentalité évangélique. La foule se retrouve dans ces caractères de vachers héroïques...

Il est regrettable que Rolland ne semble pas avoir connu l'émouvante réalisation de la même pièce, à Interlaken, dont l'admirable qualité fait courir les foules depuis plus d'un demi-siècle. En revanche, sa compétence en matière de théâtre populaire lui valut d'être appelé, en 1911, « seul étranger » [39], au sein du jury qui, à Genève, devait statuer sur le concours ouvert en vue de la commémoration du centenaire : « Nous avons examiné des projets de *Festspiel,* tous plus niais les uns que les autres ; nous avons tout éliminé. » [40] Nous ignorons la suite des opérations, et comment la pièce retenue fut choisie ; mais Rolland écrit à sa mère en date du 4 juin 1914 :

> Jaques-Dalcroze dirigeait l'orchestre, et Gémier la mise en scène. La pièce même est à peu près nulle. Ils se sont mis deux auteurs pour la faire ; et on leur a donné, pour cela, 15 000 francs à chacun ; cela ne vaut pas un sou. Le seul intérêt de l'œuvre est dans quelques pages de musique, et surtout dans les danses, évolutions, mise en scène. Comme tous les spectacles suisses, celui-ci manque totalement d'action... [41]

La musique

On nous pardonnera l'incursion en Suisse romande à propos des fêtes populaires, où l'élément musical joue son rôle. En matière de musique et de beaux-arts, il n'y a d'ailleurs guère de clivage suivant les limites linguistiques. On observera d'autre part que les séquences « helvétiques » de *Jean-Christophe* se déroulent presque exclusivement en territoire alémanique. A telle enseigne qu'Ernest Bloch est curieusement transplanté des bords du Rhône à ceux du Rhin. (Pour toutes sortes de raisons, qu'il n'y a pas lieu d'évoquer maintenant, Bâle est le site suisse le plus longuement scruté.)

Il convient ici de se demander ce que l'écrivain musicologue pensait des compositeurs suisses, les Jaques-Dalcroze et Gustave Doret mis à part [42]. De Bloch, le plus grand bien, comme avec un confrère un peu oublié aujourd'hui : « Deux faisaient exception », parce que sortant du lot des « musiciens [...] honnêtes conservateurs de l'époque néo-schumanienne et brahmine... » [43]. On admirera le portrait de Bloch, plein de délicatesse, anonyme et néanmoins transparent : « [...] un jeune compositeur juif, talent original, plein de sève vigoureuse et trouble... » Pour maquiller les faits, la boutique familiale des Bloch (« [...] commerce d'articles suisses : sculptures en bois, chalets et ours de Berne » [44]) est transférée de Genève à Bâle. Alfred Berchtold a fait remarquer que la symphonie *Helvetia,* dédiée à Rolland,

« rappelle peut-être un peu trop ce magasin de l'enfance » [45]. Pourtant l'écrivain prisait fort cette œuvre, pour l'éloge des montagnes et des Landsgemeinde, « l'union de l'homme avec la terre natale » [46], et adressa à son ami une lettre de remerciement très flatteuse [47]. Il resta très lié avec le musicien après son émigration en Amérique, comme en témoigne une substantielle correspondance. En 1929, il lui commanda l'illustration musicale d'un Tonfilm, pour lequel il devait fournir le scénario, et lui exposa en détail le plan de l'œuvre [48]. Le projet fut d'ailleurs abandonné, la maison berlinoise qui avait lancé l'affaire ayant fait faillite ; l'échec de la collaboration escomptée affecta beaucoup Rolland.

Quant à « l'organiste Krebs », l'autre musicien bâlois, nous avons cru pouvoir reconnaître en lui Hans Huber (1852-1921), directeur du Conservatoire de Bâle et, au dire de certains, le meilleur compositeur suisse de la seconde moitié du XIXe siècle [49].

On aurait mauvaise grâce de passer sous silence les rapports chaleureux qu'ont entretenus Rolland et Arthur Honegger, qui prirent une tournure étonnante lors d'une tentative de coopération, celle-là couronnée de succès. Une lettre révèle cette chose étonnante que de voir un auteur donner des instructions à un compositeur célèbre concernant l'illustration musicale d'une de ses œuvres — en l'occurrence *Liluli*. Nous en avons parlé en son temps [50].

On sait que Rolland tenait chœurs et orchestres suisses en haute estime. Citons pour preuve ce seul jugement, inédit :

> J'ai assisté, l'autre jour, dans un couvent voisin, à un concert qui évoquait ceux des couvents vénitiens, au XVIIIe siècle. [...] Chœurs, soli, tout était irréprochable. [51]

Beaux-arts

Critique d'art à ses heures — sa thèse secondaire ne porte-t-elle pas sur la *Décadence de la peinture italienne au XVIe siècle* [52] ? — Rolland constate en 1903 : « M. Burnand nous offre un *Jésus en Béthanie,* d'une noblesse bourgeoise et d'une froideur vraiment trop helvétique. » [53] Voilà pour les Suisses distants et réservés. Leur sol est aride, ingrat pour l'artiste. Morax s'en plaint, et son ami lui jette, en connaissance de cause :

> [...] je comprends que vous souffriez de la « mélancolie » dans cet admirable pays [...] sans public, sans communion passionnée

> avec toute ou une partie de la nation. Les grands Suisses sont forcés d'ordinaire d'être de grands Français ou de grands Allemands, — pour s'élever de là à ce qu'ils doivent être, éminemment : de grands Européens. [54]

Il espère pourtant un regain d'intérêt en Suisse pour l'art du cru, qui tantôt lui paraît plein de sève populaire, tantôt guindé, ou acide et criard, à l'instar de la nature qui l'inspire ; dans *Jean-Christophe,* un peintre parisien égaré dans nos montagnes « notait des tons, sans indulgence pour la maladresse de leurs combinaisons, qu'il trouvait d'un goût suisse, tarte à la rhubarbe, aigres et plates, à la Hodler » [55]. Si en l'occurrence, Rolland rend les impressions d'un tiers, citadin incapable de goûter la rudesse du paysage helvétique, son œil, surtout au sortir des séjours italiens où il baignait dans des teintes douces, était parfois blessé par le vert pomme des pâturages et la noire menace des sapins [56].

Pour en revenir à Hodler : à un moment donné, son expressionnisme, réaliste, puis idéaliste, le rebute. « Toute l'inspiration de son art est contraire à la mienne », écrit-il en 1916 [57]. C'est qu'alors, il reconnaît en lui le devin qui a su prévoir que les peuples marcheraient au pas, allant comme un seul homme à l'absurde sacrifice :

> Qui eût, il y a cinq ans, regardé son *Marignan,* n'y eût vu qu'une grandiose évocation personnelle des passions d'autrefois, sans se douter qu'y apparaissait, dans l'intuition d'un artiste, le loup sanglant qui allait se ruer sur le monde de demain. Qui eût, en 1908, vu son *Départ des volontaires de Iéna,* ou en 1913, son *Unanimité,* eût taxé d'exagération puissante, mais systématique, cette passion d'unité imposée aux gestes, aux attitudes, aux passions, aux âmes d'une multitude d'hommes. Et c'est là ce que nos yeux ont vu et voient depuis les derniers jours de juillet 1914, ce que les peuples, tous les peuples d'Europe, ont réalisé, d'instinct, au premier souffle de la guerre. Ainsi, la vision de Hodler était celle d'un veilleur qui, par delà les murailles où campe le présent, aperçoit ce qui vient... [58]

Cet accord de l'homme avec son temps, qui fait une partie de la grandeur de Hodler, était désagréable à Rolland parce qu'il haïssait l'époque. A la lumière des faits — qui ne sont que désagrément — il lui paraît soudain que le peintre suisse est par trop lié aux données de ce monde, qu'il ne s'élève pas assez vers l'extra-temporel. Selon cette conception des choses, la qualité de visionnaire desservirait l'artiste, point de vue tout à fait contraire à ce que Rolland professait d'ordinaire: n'a-t-il pas souventes fois répété que le grand artiste

est un annonciateur ? Pour comprendre le jugement sur Hodler, il importe de se souvenir que Rolland ne dissociait jamais le beau et le moral. L'artiste a pour mission d'élever l'humanité ; son message doit trahir ses aspirations les plus nobles, taire les vilenies — sans pour autant donner dans l'art pour l'art — et il faillit à sa tâche en se révélant prophète de malheur.

La puissante personnalité de Hodler — finalement ni alémanique, ni romande, mais suisse, et compagnon de combat de l'écrivain exilé [59] — ne cesse pourtant de lui en imposer et lui sert de terme de comparaison: de Hesse, il dit qu'il est « maigre, creusé, rasé, ascétique, durement taillé dans l'os, comme une figure de Hodler » [60]. Ou encore se plaint-il, après avoir obtenu le prix Nobel, de recevoir des « œuvres d'art, plus ou moins récréatives, dans le style de Hodler » [61].

Mais revenons-en à l'époque de *Jean-Christophe* et à Böcklin. Le Bâlois est certes un « grand Européen » dans la mesure où sa renommée déborde largement les limites étroites de sa patrie, mais en France, estime Rolland, il demeure mal connu, voire méconnu, bien qu'il ait sa place au Louvre. C'est pourquoi il rompt une lance en sa faveur en le citant de manière répétée dans le roman, et Christophe de s'enthousiasmer pour le « bariolage frénétique de ce sauvage ivre » [62]. Mais comment Rolland peut-il accorder ses suffrages au Böcklin des phantasmes tout en se réclamant d'un réalisme à la fois des plus nobles et des plus stricts ? Il s'en explique à sa correspondante Sofia :

> Pour moi, je voudrais [...] reprendre le nom de *Réaliste,* et lui rendre toute sa noblesse et sa grandeur. Voir tout sereinement, mais sans se faire illusion, et en ayant pour passion la suprême vérité...
>
> [...]
>
> Aimez-vous les Böcklin dernière manière, — les Centaures, Sirènes, monstres des eaux et de la terre, et tout ce grandiose et sauvage Panthéisme halluciné ? [...] je les préfère de beaucoup à ses œuvres plus célèbres et plus classiques, — plus *idéalistes,* (un peu à l'*allemande,* précisément, comme Villa sur la mer, Ile des morts, etc. ...) [63]

Singulière appréciation de ce qui est idéaliste et de ce qui ne l'est pas ! Sans doute Rolland estime-t-il réaliste *la manière* du peintre de présenter les figures issues de son musée imaginaire, ce pandémonium pourtant assez puéril. Que ce monde pseudo-mythologique soit dépourvu de la mièvrerie des œuvres antérieures suffit à le classer dans la rubrique du réalisme ; et le « Panthéisme halluciné » qu'il prétend évoquer rappellerait le *Götterhimmel* de Spitteler, bien qu'en

plus grinçant. Si Christophe est fasciné par cette peinture, le terme de « bariolage frénétique » employé à son endroit semble indiquer que l'auteur prend ses distances devant l'admiration professée par son personnage. Cet exemple de l'exagération de ses propres sentiments, lorsqu'il les prête à son héros, n'aurait en soi rien d'insolite ; l'atténuation qu'y apporte leur extravagance même est cependant battue en brèche par l'apparition fréquente de Böcklin dans l'imagerie rollandienne. Fidèle aux transpositions synesthétiques, ne lui attribue-t-il pas l'inspiration d'une œuvre majeure de Christophe, « une symphonie, qui portait le titre emphatique du Böcklin de Bâle »: « Le songe de la vie », et l'épigraphe : « Vita somnium breve » ? [64] Il reste donc que son réalisme romantique lui a plu, à en juger par le peu de cas qu'il fait des autres peintres suisses hormis Hodler. Il faut bien chercher pour en trouver une appréciation sous sa plume, — et quel dédain ! De l'Exposition nationale de 1914, il mande à sa mère qu'il a

> visité le pavillon des Beaux-Arts, qui est presque entièrement rempli de cubistes et de futuristes. Les bons Suisses ont mordu en masse à l'hameçon. [...] C'est un musée d'horreurs, que le public populaire contemple en reboulant des yeux. L'exposition d'un sculpteur suisse, mort cette année, Rodo de Niederhäusern (l'auteur du vilain monument de Verlaine, au Luxembourg) m'a pourtant intéressé. [65]

Ainsi, Rodo trouve à peine grâce à ses yeux ; c'est d'ailleurs la seule mention d'un sculpteur de chez nous que nous connaissions.

Le bâtisseur et les destructeurs

Sensible au charme des sites authentiques, amateur de vieilles pierres, Rolland s'étonne des goûts de Ramuz, alors apparemment en proie au démon de la modernisation :

> Il semble n'avoir aucune compréhension (et encore moins de sympathie) pour la vieille Suisse. Il s'épanouit quand il parle de la Suisse nouvelle : richesse des villes, fièvre de construction, etc. [66]

La préférence du Français va au contraire aux cités anciennes, encore intactes: Bâle, « grise et rouge » [67], Thoune, Berne — « Berne me fait toujours plaisir à voir. Je me sens à l'aise dans ces rues aux fraîches arcades, avec les amusantes fontaines bariolées et dorées, que tapissent des corbeilles de géraniums » [68] — et surtout Soleure,

associée au nom de Spitteler: « Soleure, mon Soleure, celui aussi de Spitteler. » [69] Ce qui est cocasse, c'est qu'il découvre tout à coup que son amour va à un ensemble architectural admirable, mais pas très typiquement suisse :

> J'aime Soleure plus qu'aucune ville de Suisse ; — et je sais bien pourquoi, maintenant : c'est qu'elle est à demi italienne. Remplie d'ouvriers italiens, de noms italiens, d'églises italiennes, bâties par des architectes italiens, avec de grands escaliers, des statues gesticulantes, et des pigeons qui viennent boire dans les vasques d'eau fraîche. [70]

En regard, l'enlaidissement de Lausanne lui fend le cœur :

> Cette ville m'est beaucoup moins sympathique que Genève. Elle a été bien plus la proie de la spéculation. [...] La montagne disparaît sous de hideux palaces. [71]

S'il comparait maintenant, dirait-il encore de la seule Lausanne : « Il n'y a pas de ville de Suisse que je déteste autant. Il n'y en a pas qu'on ait autant gâtée » ? [72]

Et l'aspect du haut-lac, défiguré, lui arrache ce soupir : « Clarens et tout le fond de ce merveilleux lac ont été dévastés par les monstrueuses constructions d'hôtels qui couvrent tous les bords. » [73] O Rousseau ! Et c'est pourtant là que l'éternel nomade ira planter sa tente...

Parmi les bâtisseurs modernes, seul Le Corbusier le retient (comme en peinture, il ne remarquait que les plus grands...). Il comprend son génie, mais craint qu'il ne se fourvoie. Nullement rebuté par la hardiesse de ses projets, il lui écrit en 1930, à presque soixante-cinq ans :

> Bravo ! Je jouis par avance de vos maisons sur pilotis qui boivent la lumière — de vos villes de béton et de cristal, baignées dans la verdure. La seule chose qui m'inquiète est que vous édictiez la même forme architecturale pour tous les pays. [74]

Il se méfie non de la créativité de Jeanneret, mais de ses imitateurs, et entrevoit une « pente vers laquelle la paresse de l'esprit aura tendance à rouler » [75]. Prophétie tristement juste ! En outre, il redoute les effets néfastes de la « température uniforme » (la climatisation !) : « L'essor victorieux de l'organisme humain est dû, pour une partie, à son étonnante plasticité... Il a su et il doit savoir encore réagir contre

les variations du chaud et du froid. » Et il exhorte l'inventeur de la cité radieuse de laisser à cet organisme « libre champ, dans le cadre des lois lumineuses que vous posez, [...] en épousant les conditions variées des milieux humains où vous bâtissez... » [76]. Belles et lucides paroles d'un sexagénaire à qui le bien des hommes n'était pas devenu indifférent et qui, à l'affût de toute innovation, demeurait soucieux de sauvegarder dans le genre humain un, la diversité qui est le sel de cette terre. Que l'urbaniste révolutionnaire à qui elles s'adressent soit d'origine suisse, voilà qui confirme le bien-fondé de la vision d'un optimisme modéré, mais confiant, exprimé dans la présentation des arts et des lettres en terre helvétique, un quart de siècle auparavant : « Christophe avait de la sympathie pour ces hommes qui cherchaient moins à paraître qu'à être. » [77] Hommage aux qualités des Helvètes, qui inclut en même temps leurs défauts. Si Le Corbusier est Romand, il est un de ces Suisses qui ont dû chercher la gloire ailleurs, partageant le sort de presque tous ceux des Alémaniques que Rolland prisait le plus :

> J'admire combien la Suisse allemande a de géniale vitalité. Deux ou trois petits cantons ont donné à l'Allemagne moderne son plus grand peintre, Böcklin ; son plus grand romancier, Gottfried Keller ; son plus grand physicien, Einstein... Quels autres que j'ignore encore ? [78]

Exprimant clairement ce qui l'attirait en Suisse alémanique, Rolland confie à sa mère :

> Je lis beaucoup d'œuvres suisses (de l'une et l'autre langues). Tu auras peut-être peine à le croire ; mais ce pays d'hôtellerie est en pleine floraison littéraire. Jamais, dans toute son histoire, il n'a eu plus d'écrivains de talent. Il est possible que je fasse une petite étude sur ce mouvement intellectuel qui date surtout de Keller dans la Suisse allemande, — qui est plus récent dans la Suisse française. [79]

Ce n'est pas que face à la Romandie « si inférieure littérairement à la Suisse de Gottfried Keller et de Gotthelf » [80] que Rolland constate une supériorité alémanique, mais en regard de l'Allemagne; il estime aussi, à cette époque, que les Suisses allemands ont su maintenir le vieux fonds germanique, altéré dans le Reich industrialisé : « J'ai l'impression que la Suisse allemande a, bien mieux que l'Allemagne, conservé les caractères de la vieille Allemagne, sentimentale et rustique. » [81]

Ce qui le séparait en outre pendant la guerre de l'intelligentsia romande, c'était moins son parti pris fanatique pour la France (jamais, il n'a renié l'amour qu'il portait à son peuple !) que l'anathème qu'elle jetait contre ceux qui tâchaient de garder la tête froide. Les Alémaniques, une fois l'engouement pour le puissant voisin du Nord passé, jugeaient bien plus sainement. A preuve, l'appui des Zofingiens fourni contre les attaques de Robert de Traz. Leur président de l'époque, Julius Schmidhauser, « regrette [...] les vilaines paroles dont de Traz use à votre égard. [...] elles n'auront aucun effet parmi la jeunesse. Car elle vous aime » [82].

Qu'on ne croie cependant pas Rolland « monté » contre les Romands, parmi lesquels il a élu domicile. Notre propos d'aujourd'hui nous interdit simplement de tenir compte équitablement de ses opinions sur les Romands en particulier, ainsi que de toutes ses vues globales sur la Suisse. Si ce n'est pour rappeler que Paul Seippel, l'ami romand professeur à l'Ecole Polytechnique de Zurich et médiateur des plus sincères durant les années du « fossé » entre les deux parties du pays, est aussi son premier biographe. Et qu'en Spitteler, il découvrit le représentant qui haussa le génie de son peuple aux plus hauts sommets :

> Je ne puis dire combien j'admire *Prometheus* et *Olympischer Frühling*. Ils dominent notre temps. C'est le plus grand génie vivant. [83]

Marc REINHARDT.

NOTES

(Les inédits se trouvent aux Archives du Fonds Romain Rolland, à Paris.)

[1] *Jean-Christophe,* éd. définitive, Albin Michel, Paris, 1966, p. 434.

[2] Lettres à Mme Cruppi du 11 août 1909 et du ? août 1911, citées par René Cheval in *Romain Rolland, l'Allemagne et la guerre,* PUF, Paris, 1963, p. 126.

[3] *Cahiers Romain Rolland,* No 14, p. 72 (lettre du 17 septembre 1906). — Elsa Wolff, jeune intellectuelle allemande, a entretenu avec Romain Rolland pendant dix ans une correspondance plus ou moins suivie.

[4] *Ibid.,* p. 68 (lettre du 5 septembre 1906).

[5] *Ibid.,* p. 67 (lettre du 24 août 1906). — L'allusion vise notamment aussi Sofia Bertolini Guerrieri-Gonzaga, l'amie romaine qui, de mère allemande, maîtrisait parfaitement la langue de Goethe. Rolland lui écrit le 17 août 1902 : *Le fond robuste et calme de votre nature transparaît au travers de vos préférences artistiques.* Hermann et Dorothée, *Gottfried Keller, Manzoni ; à vos amis on vous reconnaît vous-même* (*Cahiers Romain Rolland,* No 10, p. 87).

[6] A deux reprises dans les lettres à Elsa Wolff ; cf. *Cahiers Romain Rolland,* No 14, pp. 65 et 68.

[7] *Jean-Christophe,* ed. cit., p. 434.

[8] *Ibid.* — Rolland s'essaie même à la traduction de ces vers : *Qui fièrement se flatte d'être au-dessus des partis, celui-là bien plutôt reste considérablement au-dessous.* Il est assez piquant qu'il n'ait pas hésité d'insérer cette tentative dans le roman...

[9] *Cahiers Romain Rolland,* No 10, p. 80.

[10] Cf. *ibid.,* pp. 83-84.

[11] *Ibid.,* p. 83.

[12] Parues dès 1893 chez F. Zahn à La Chaux-de-Fonds, puis dès 1901 à Neuchâtel, chez le même éditeur.

[13] *Cahiers Romain Rolland,* No 10, p. 239.

[14] *Jean-Christophe,* ed. cit., p. 1214. — Il s'agit du roman *La Faillite (Der Geldstag).*

[15] Nous dirons une autre fois ce qu'il faut penser de la transplantation au bord du Rhin de ces formes hypocoristiques à consonnance bernoise.

[16] *Cahiers Romain Rolland,* No 11, p. 114.

[17] *Cahiers Romain Rolland,* No 14, p. 263 et No 10, p. 114. Les lettres datent des 27 et 28 juin 1911 respectivement ; quand Rolland était pris par un sujet, il en parlait souvent à ses différents correspondants en termes identiques.

[18] *De Jean-Christophe à Colas Breugnon,* éd. du Salon Carré, 1946, p. 33. La notice est de 1912 ; comme Rolland était obligé de lire Huggenberger dans le texte original, on peut admettre que son allemand avait fait des progrès. Trois ans plus tard, il se retirera à Thoune avec le *Prometheus und Epimetheus* de Spitteler, parfaitement à même de goûter l'œuvre en sa version primitive (cf. *Compagnons de route,* Ed. du Sablier, Paris, 1936, p. 164).

[19] *Cahiers Romain Rolland,* N° 10, p. 83.

[20] *Jean-Christophe,* ed. cit., p. 1436.

[21] *Cahiers Romain Rolland,* N° 14, p. 250.

[22] *Ibid.*, p. 127. — A propos de cette surévaluation, René Cheval, qui commente ce Cahier, note sans quelque malice que « l'œuvre (de cet écrivain à succès) est tombée dans l'oubli » (p. 293).

[23] *Cahiers Romain Rolland,* N° 10, p. 149. — Cf. *Compagnons de route,* op. cit., p. 181 : « Se doute-t-on que celui qui vient de mourir était de la lignée de Goethe et de Milton ? »

[24] *Ibid.*

[25] Rolland sera plus tard déçu de l'attitude que Spitteler adoptera par la suite. Sans tenir compte de la lassitude de l'homme âgé, il note en 1918 : « J'ai revu le vieux Spitteler, qui, lui, assiste paisiblement au spectacle, de la belle loggia de sa maison... » (*Cahiers Romain Rolland,* N° 11, p. 271).

[26] *Jean-Christophe,* ed. cit., p. 1436.

[27] *Compagnons de route,* op. cit., p. 164.

[28] De Prague, le 27 mai 1924, lettre inédite. — Cf. également, au même destinataire, les lettres inédites des 2 juillet 1927 et 28 février 1930 : « notre noble ami ».

[29] P. 3 du texte original, publié la même année que le livre d'Astrow (*Das Leben Rudolf Maria Holzapfels,* Verlag Eugen Diederichs, Jena, 1928) par le Centre International des Groupes Panidéalistes (Zurich). — La traduction en avait été effectuée par H. Zbinden.

[30] *Ibid.*, p. 4. — Si Rolland lisait aisément Spitteler dans le texte, il ne parvint ni à s'exprimer en allemand, ni même à suivre un interlocuteur parlant cet idiome. (La même difficulté de communication surgissait dans ses entretiens avec Einstein, que nous avons renoncé à évoquer ici. Cf. *Journal des années de guerre,* Albin Michel, Paris, 1952, p. 510.) — La volubilité et l'exubérance de Holzapfel étaient telles que Rolland, avec moins de ménagements, s'écrie dans son *Journal* : « Ce terrible homme me tue. Il me tient trois heures submergé, accablé, écrasé sous le flux de sa parole ardente et précipitée, — et en allemand, le malheureux ! Mon cerveau se tend désespérément pour le suivre [...]. La migraine me cerne le crâne...» (*Journal des années de guerre,* 5 mai 1917, p. 1164). C'est sa femme qui doit lui faire remarquer qu'il assomme son hôte et combien il se fatigue lui-même. (Leur petit-fils, Cedric Hausherr, nous a narré la lutte constante que Mme Holzapfel dut mener contre le tempérament débordant de celui qui, malade depuis longtemps, était incapable de se ménager.)

[31] Ainsi, Rolland a manqué « faire » un deuxième et troisième prix Nobel « suisse » (Holzapfel a vécu ses seize dernières années comme notre hôte, sans acquérir la nationalité helvétique). Cf. l'adhésion au projet du professeur Walter A. Berendsohn, Hambourg (lettre inédite à Hans Zbinden, du 8 janvier 1929). — Rolland signe en 1925 un appel d'aide au philosophe désargenté, et en 1930, la requête visant à conserver en état sa maison mortuaire.

[32] Cf. la lettre à Malwida von Meysenbug du 13 août 1898, inédite.

[33] Cf. le passage du *Théâtre du peuple* (éd. des *Cahiers de la Quinzaine,* p. 146) cité par Pierre Hirsch in « Romain Rolland parmi nous » (*Revue Neuchâteloise,* N° 34, 1966, p. 6).

[34] *Cahiers Romain Rolland,* N° 10, pp. 122-123.

[35] *Ibid.,* p. 124. — La pièce était due à un instituteur du cru, G. Fischer.

[36] *Cahiers Romain Rolland,* N° 14, p. 263.

[37] A sa mère, le 8 juin 1914 (inédite).

[38] « [...] ces imbéciles avaient élevé un théâtre hermétiquement clos, et ils représentaient en décors misérablement peints le Lac des Quatre-Cantons et les Alpes tandis qu'il suffisait de sortir du théâtre pour les voir. C'était joué de façon très emphatique et ronflante... » (*Cahiers Romain Rolland,* N° 10, p. 178).

[39] *Cahiers Romain Rolland,* N° 11, p. 110. — Rolland note dans son *Journal* : « Lettre du Conseil d'Etat de Genève, me convoquant, du 2 au 9 juin, pour le jury du concours en vue de la représentation historique de 1914, à Genève » (texte inédit).

[40] *Cahiers Romain Rolland,* N° 10, p. 110.

[41] Lettre inédite.

[42] Signalons à propos des musiciens romands la peine que Rolland s'est donnée pour soutenir le malheureux Arthur Parchet, compositeur valaisan. (Cf. les lettres publiées in *Vallesia,* 1963.)

[43] *Jean-Christophe,* ed. cit., p. 1353.

[44] *Ibid.*

[45] *La Suisse romande au cap du XXe siècle,* Payot, Lausanne, 1963, p. 895.

[46] *Ibid.*

[47] Le 9 mars 1932. Lettre inédite.

[48] Lettre du 30 juillet 1929, inédite.

[49] Cf. l'article in *Musik in Geschichte und Gegenwart,* Bärenreiter-Verlag, Kassel et Bâle, 1957.

[50] *Revue musicale suisse,* N° 3, mai-juin 1969 : « Romain Rolland conseille Honegger ». — Notons que l'écrivain était en relation avec bien des mélomanes et musicologues, dont le professeur Kurth, de Berne (il subsiste une correspondance entre les deux hommes qui n'est pas dénuée d'intérêt).

[51] A sa mère, le 30 juin 1911. Lettre inédite.

[52] Publiée en français, in *Cahiers Romain Rolland,* N° 9.

[53] « Le Salon de 1903 », in *Revue de Paris,* 1er juin 1903, p. 658.

[54] *Cahiers Romain Rolland,* N° 17, p. 75. — Vérité qui vaut en effet tant pour Einstein et les artistes alémaniques que pour Cendrars, Le Corbusier, Ernest Bloch. Frank Martin à ce propos : « Genève, que j'aime de tout mon cœur, et ville à laquelle je dois beaucoup, et presque tout, mais qui, pour nous autres artistes, est une ville dure, sans pitié et sans enthousiasme, critique à froid et par là même sans véritable jugement » (Bernard Martin, *Frank Martin,* La Baconnière, Neuchâtel, 1968).

[55] *Jean-Christophe,* ed. cit., p. 1427. — Les Notes de Voyage inédites (Italie, novembre-décembre 1889) nous apprennent que l'auteur a rencontré « un jeune peintre paysagiste, qui dit ne pouvoir supporter les montagnes de la Suisse, des Vosges ou de la Forêt-Noire ». C'est peut-être la réminiscence de cette rencontre qui affleure dans le passage du roman.

[56] Mais engourdi par la moiteur du Midi, Rolland avait besoin de l'air revigorant du Nord : ... *dans la grande montagne je puise la force et la colère nécessaire à la lutte,* note-t-il dans son *Journal* (le 28 janvier 1890, inédit), et il sait gré à Clotilde — sa première femme — de l'avoir *un peu converti à son goût des brouillards* (à sa sœur Madeleine, les 20/21 septembre 1899, lettre inédite).

[57] *Journal des années de guerre,* ed. cit., p. 806.

[58] *Ibid.,* pp. 805-806.

[59] Hodler avait « signé la protestation des artistes suisses contre la destruction de Reims » (*ibid.,* p. 81), à l'occasion de laquelle Rolland avait traité les Allemands de *Huns* (*ibid.,* p. 82).

[60] *Cahiers Romain Rolland,* N° 21, p. 68.

[61] *Cahiers Romain Rolland,* N° 20, p. 337.

[62] *Jean-Christophe,* ed. cit., p. 803. — Une inscription des Carnets nous apprend pourquoi le nom du peintre revient avec tant d'insistance dans le roman (cf. par exemple p. 1519, où le couple Arnaud est comparé aux « deux vieux époux de Böcklin »): « Incompréhension française pour Böcklin » (« Notes pour *Jean-Christophe* VIII », Chr. 29, inédit).

[63] *Cahiers Romain Rolland,* N° 10, p. 198.

[64] *Jean-Christophe,* ed. cit., p. 402.

[65] A sa mère, le 8 (?) juin 1914, lettre inédite.

[66] Notes prises après une visite du Vaudois en 1912 (in *De Jean-Christophe à Colas Breugnon,* op. cit., p. 50).

[67] *Jean-Christophe,* ed. cit., p. 1334.

[68] A sa mère, le 8 (?) juin 1914, lettre inédite.

[69] *La Table ronde,* N° 848, p. 108.

[70] A sa mère, le 17 août 1898, lettre inédite.

[71] A la même, le 9 juin 1911, lettre inédite.

[72] A la même, le 15 juillet 1914, lettre inédite.

[73] *Cahiers Romain Rolland,* N° 11, p. 152.

[74] *Cahiers Romain Rolland,* N° 17, p. 309.

[75] *Ibid.*

[76] *Ibid.,* p. 310.

[77] *Jean-Christophe,* ed. cit., p. 1436.

[78] *Journal des années de guerre,* op. cit., p. 511.

[79] Le 8 septembre 1911, lettre inédite.

[80] A sa mère, le 20 juin 1911, lettre inédite.

[81] A la même, le 8 juin 1914, lettre inédite.

[82] *Journal des années de guerre,* op. cit., p. 1340.

[83] A Paul Amann, le 9 novembre 1915, lettre inédite.

M. R.